

ANNE TYLER

LA DANSE
DU TEMPS

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
CYRIELLE AYAKATSIKAS

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original:
Clock Dance

© 2018 by Anne Tyler.

Pour la traduction française:
© Libella, Paris, 2019.

ISBN: 978-2-7529-1167-4

NOTE DE L'AUTEURE

Vous souvenez-vous de l'époque où *Le Magicien d'Oz* est passé du noir et blanc à la couleur ?

La Danse du temps est quasiment le seul de mes romans à ne pas commencer à Baltimore. Cependant, son héroïne finit par s'y retrouver, et cette scène-là – la première fois qu'elle traverse la ville en taxi par une fin d'après-midi de l'année 2017 –, eh bien, dans mon esprit, correspond au moment précis où l'histoire passe du noir et blanc à la couleur.

Je n'avais certainement pas cette idée en tête dès le départ. Mon projet initial était d'écrire un roman qui explorerait une théorie que j'avais presque toujours défendue : j'ai la conviction qu'une unique décision, prise durant notre enfance quant à la personne que nous souhaiterions devenir, peut façonner notre vie tout entière.

Je situe cette décision assez tôt dans l'enfance. En ce qui me concerne, je l'ai prise à l'âge de sept ans.

Je n'ai jamais été aussi perspicace, sérieuse et réfléchie que quand j'avais sept ans. Après cela, je n'ai malheureusement fait que régresser dans ce domaine.

À sept ans, j'ai abouti à la triste conclusion que j'étais fondamentalement incapable de croire à l'existence d'un dieu. À sept ans, je me suis regardée dans le miroir de la salle de bains et j'ai compris avec étonnement qu'un jour je mourrais pour de bon. Et à sept ans, après avoir passé six longues années à étudier en détail les deux principaux adultes qui peuplaient

mon univers – ma mère au caractère bien trempé et irascible mais très intelligente, et mon père d’humeur toujours égale, patient et doux comme un agneau –, j’ai décidé d’adopter le tempérament du second. En soi, cela n’a rien de surprenant, mais pour en venir au fait : j’avais dans l’idée que la mise en évidence de tels traits de caractère dépendait peut-être aussi des gens avec lesquels nous partagions notre vie. En d’autres termes, si je voulais être patiente, je devais éviter d’épouser une personne qui le soit elle aussi.

Puis j’ai eu huit ans, et n’ai plus jamais eu de révélation importante.

Willa Drake, l’héroïne de *La Danse du temps*, en a onze lorsqu’elle a sa propre révélation. Je lui ai attribué cet âge parce que, même si j’ai le sentiment que les plus grandes prises de conscience se font généralement à sept ans, je sais que certains ont du mal à croire qu’on puisse faire preuve d’une telle lucidité à un si jeune âge. Je ne pense pas que cela signifie que ces gens eux-mêmes n’étaient pas lucides sur la personne qu’ils étaient à sept ans ; c’est simplement qu’ils ont oublié l’avoir été. Ils n’ont pas les mêmes souvenirs étrangement concrets de cette période de leur vie que moi. (Je dis à mes amis que j’ai emmagasiné tellement de détails de mon enfance que je n’ai plus d’espace dans ma mémoire et qu’il m’a été presque impossible de retenir les événements ultérieurs de ma vie. Aujourd’hui, il m’est souvent difficile de me souvenir de ce que j’ai fait la veille.)

Brusquement, alors qu’elle est assise à la table du petit déjeuner avec sa famille, Willa enfant prend une décision qui va déterminer tout le reste de sa vie. Cela n’influera pas uniquement sur le choix de la personne qu’elle finira par épouser, mais aussi sur sa carrière et les endroits où elle vivra, sa relation avec ses fils et son existence en général. À partir de ce petit déjeuner, tout un tourbillon se met en branle.

Ah mais j’oublie de préciser une chose : à sept ans déjà, j’avais bien sûr compris que personne ne peut allègrement décider d’être tout d’abord comme ci, puis comme ça, de posséder telle qualité puis telle autre, au gré de ses envies. Non,

les occasions que nous avons de choisir ce que nous serons plus tard sont strictement limitées, selon moi. Disons, pour ne prendre aucun risque, un choix par personne. Probablement pas davantage. La précaution est donc de mise.

Je pense que Willa a fait son choix avec précaution, pourtant – tout comme dans les contes de fées – il arrive que les souhaits qui se réalisent soient empreints d’une certaine ironie. Et c’est l’idée qui sous-tend l’intrigue de *La Danse du temps*.

Nous suivons le parcours de Willa à onze, vingt et un, quarante et un puis soixante et un ans. Elle mène la vie agréable et plutôt superficielle d’une femme de la classe moyenne, avec son lot habituel de déceptions et de deuils. Jusqu’à cette fin d’après-midi où elle se retrouve dans un taxi de Baltimore.

Baltimore vit une période difficile de son histoire à cette époque. C’est une ville frappée par la misère et souvent dangereuse ; je ne peux pas prétendre le contraire. D’ailleurs, l’un des personnages principaux de ce roman y est blessé par balle au cours d’un de ces incidents fortuits, bien trop fréquents là-bas. Mais malgré cela, Baltimore reste toujours cette ville merveilleuse, et ses habitants tellement courageux, débordants d’entrain et – je l’ai découvert au fil du temps – foncièrement bons. Je crois que je serais incapable d’écrire un livre qui ne laisse pas entrevoir la bonté des gens de Baltimore.

En traversant la ville à bord de ce taxi avec Willa, au cours de la soixante et unième année de sa vie, je me suis dit : « Je suis de retour à la maison ! » Et les supporters se dirigeant vers leur match des Orioles sont soudain apparus en technicolor tout autour de moi.

ANNE TYLER

PREMIÈRE PARTIE

Willa Drake et Sonya Bailey faisaient le tour des maisons afin de vendre des barres chocolatées pour l'orchestre de l'école Herbert Malone. S'ils en vendaient assez, les membres de l'orchestre pourraient financer leur voyage à Harrisburg où se tenaient les concours régionaux. Willa n'avait jamais mis les pieds à Harrisburg, pourtant elle aimait les sonorités discordantes et rugueuses de ce nom. Sonya s'y était déjà rendue, mais n'en avait gardé aucun souvenir car elle était toute petite à l'époque. Elles voulaient à tout prix y aller ; à les entendre, c'était une question de vie ou de mort.

Willa jouait de la clarinette, Sonya de la flûte. Elles avaient onze ans et vivaient à deux rues l'une de l'autre, à Lark City, en Pennsylvanie – drôle de nom pour cet endroit qui n'avait rien d'une ville ni même d'un bourg, et qui, à l'exception de son unique rue commerçante, n'avait pas de trottoirs. Tous les trottoirs que Willa se figurait étaient *immenses*. Quand elle serait grande, pas question qu'elle vive dans une ville sans trottoir.

En raison de cette absence d'accotement, les filles n'avaient pas le droit de circuler dans les rues après le coucher du soleil. Elles se mirent donc en route dans l'après-midi, Willa les bras chargés d'un carton de barres chocolatées et Sonya tenant une enveloppe en papier kraft destinée à y mettre l'argent qu'elles espéraient récolter. Elles partirent de chez Sonya où elles avaient dû, au préalable, terminer leurs devoirs. La mère de Sonya leur fit promettre de rentrer dès que le soleil

– guère plus qu’un disque d’une clarté laiteuse en cette mi-février – disparaîtrait derrière les arbres hérissant la crête de Bert Kane Ridge. La mère de Sonya était de nature un peu anxieuse, bien plus que celle de Willa.

Elles avaient prévu de commencer assez loin – sur Harper Road – pour finir par leur quartier. Aucun membre de l’orchestre ne vivait sur Harper Road et elles pensaient faire un joli coup en arrivant là-bas avant les autres. Nous étions lundi, le tout premier jour de leur campagne de ventes ; les autres attendraient probablement le week-end pour s’y mettre.

Les trois meilleurs vendeurs remporteraient un dîner complet, entrée-plat-dessert, dans un restaurant du centre-ville de Harrisburg en compagnie de M. Budd, leur professeur de musique.

Les maisons qui bordaient Harper Road étaient assez récentes. Dans le style ranch, disait-on : toutes de plain-pied et construites en brique. Leurs occupants étaient arrivés récemment, eux aussi – la plupart travaillaient pour la fabrique de meubles installée à Garrettsville depuis seulement deux ans. Willa et Sonya ne connaissaient personne parmi eux, ce qui les arrangeait car elles auraient moins honte à jouer les représentantes de commerce.

Avant de s’attaquer à la première maison, elles se dissimulèrent derrière un gros buisson pour se préparer. Elles s’étaient lavé les mains et le visage chez Sonya, et celle-ci s’était également donné un coup de peigne – rien de plus simple pour elle, avec ses cheveux bruns, lisses et soyeux. La cascade de boucles blondes de Willa, elle, exigeait une brosse plutôt qu’un peigne, mais Sonya n’en possédant pas, Willa avait dû tant bien que mal dompter ses frisottis à la main. Sonya et elle portaient quasiment la même tenue : veste en laine à capuche ourlée de fourrure synthétique et jean aux revers retournés pour exhiber leur doublure à motif écossais. Sonya avait enfilé des baskets, mais Willa portait encore ses chaussures d’écolière – des richelieus marron – parce qu’elle n’avait pas voulu passer par chez elle, craignant de se faire alpagner par sa petite sœur qui l’aurait suppliée de l’emmener avec elle.

« Montre-leur tout le carton quand ils ouvrent la porte, recommanda Sonya à Willa. Pas seulement une barre. Demande-leur : “Voudriez-vous acheter quelques barres chocolatées?”, au pluriel.

– Parce que c’est moi qui vais parler ? Je croyais que ce serait toi.

– Je vais me sentir ridicule si c’est moi qui parle.

– Et moi, tu ne crois pas que je vais me sentir ridicule ?

– Mais tu t’en sors bien mieux avec les adultes.

– Et tu feras quoi pendant ce temps ?

– Je tiendrai la caisse, dit Sonya en agitant son enveloppe.

– D’accord, mais à la prochaine maison, c’est toi qui parles.

– Très bien. »

Pas étonnant que ce marché convienne à Sonya, ce serait forcément plus facile la deuxième fois. Mais Willa saisit fermement le carton entre ses bras et Sonya ouvrit la marche jusqu’à l’allée en dalles.

Devant cette maison trônait une imposante sculpture métallique : une simple courbe plongeante, tout à fait moderne. Le bouton de la sonnette était lumineux et brillait jour et nuit. Sonya le pressa. Un mélodieux carillon à deux notes retentit quelque part à l’intérieur, suivi d’un silence si profond que les filles se prirent à espérer qu’il n’y avait personne. Mais des bruits de pas finirent par se faire entendre, puis la porte s’ouvrit et une femme apparut devant elles, tout sourire. Elle était plus jeune et plus élégante que leurs mères, avec ses cheveux châtons coupés court, son rouge à lèvres de couleur vive et sa minijupe. « Tiens, bonjour, mesdemoiselles », dit-elle tandis qu’un petit garçon arrivait à pas hésitants derrière elle, tirant un jouet au bout d’une ficelle. « Maman, c’est qui ? Maman, c’est qui ? » la harcela-t-il.

Willa regarda Sonya. Sonya regarda Willa. Cette dernière perçut quelque chose de comique dans l’expression de son amie – si confiante, si impatiente, les lèvres humides et un peu entrouvertes comme si elle s’apprêtait à prendre la parole en même temps qu’elle – et elle sentit une petite bulle de rire lui remonter dans la poitrine, puis dans la gorge. Le brusque et

surprenant gloussement qu'elle laissa échapper fut tout aussi comique – hilarant, à vrai dire – et laissa place à des torrents de rire, si bien que Sonya s'esclaffa, elle aussi, pliée en deux sous les yeux de la femme qui continuait de sourire d'un air interrogateur. Willa demanda : «Voudriez-vous...? Voudriez-vous...?», mais fut incapable de terminer sa phrase. Elle était submergée et ne parvenait pas à reprendre son souffle.

«Est-ce que vous avez quelque chose à me vendre?» suggéra gentiment la femme. Willa se doutait que celle-ci avait elle-même été victime de fous rires à leur âge, mais certainement pas – oh là là, non –, certainement pas aussi violents, aussi incontrôlables, aussi irrépressibles que le leur. Ce fou rire était comme un fluide emplissant le corps tout entier de Willa, faisant jaillir les larmes de ses yeux et la forçant à s'agripper à son carton et à serrer les jambes pour ne pas faire pipi dans sa culotte. Elle était morte de honte – et voyait à la mine désespérée et aux yeux écarquillés de Sonya que celle-ci éprouvait la même chose –, mais c'était aussi le plus merveilleux, le plus libérateur et apaisant des sentiments. Ses joues lui faisaient mal et les muscles de son ventre lui semblaient aussi souples que de la crêpe de soie. Elle n'était pas loin de se liquéfier complètement, au point de former une flaque sur ce perron.

Sonya fut la première à renoncer. Elle secoua le bras dans un geste de dépit à l'adresse de la femme, puis fit demi-tour dans l'allée, et Willa la suivit sans un mot. Au bout de quelques secondes, elles entendirent la porte se refermer doucement derrière elles.

Elles ne riaient plus. Willa était exténuée, elle se sentait vidée et un peu triste. Sonya était sans doute dans le même état car, bien que le petit disque blanc du soleil fût encore suspendu dans le ciel au-dessus de Bert Kane Ridge, elle déclara : «On devrait attendre ce week-end. C'est trop compliqué, avec tous ces devoirs à faire.» Et Willa ne protesta pas.

Quand son père lui ouvrit la porte, il avait l'air maussade. Ses yeux, derrière leurs petites lunettes sans monture, paraissaient d'un bleu plus pâle, dépourvus de leur lueur habituelle ;

il passait sa main sur son crâne chauve et lisse de cette façon lente et hésitante qui trahissait généralement une contrariété. La première idée qui vint à l'esprit de Willa fut qu'il avait eu vent de son fou rire. Elle savait que c'était peu probable – et de toute façon, il n'était pas du genre à se fâcher pour si peu –, mais alors comment interpréter son expression ?

« Bonsoir, ma chérie, dit-il d'une voix morose.

– Bonsoir, papa. »

Il tourna les talons et se dirigea vers le salon, la laissant refermer la porte d'entrée. Il portait encore la chemise blanche et le pantalon gris qu'il mettait pour le travail, mais il devait être à la maison depuis un moment car il avait troqué ses chaussures contre ses chaussons en velours côtelé. (Il était professeur de travaux manuels au lycée de Garrettville et rentrait chez lui bien avant les autres pères.)

La sœur de Willa était assise sur le tapis devant un journal ouvert à la page des bandes dessinées. Elle avait six ans et, autrefois si mignonne, elle était devenue franchement vilaine du jour au lendemain – les ongles tout rongés, plus de dents de devant et des tresses brunes si rachitiques que c'en était dérangeant. « Tu en as vendu combien ? Tu les as toutes vendues ? » lui demanda-t-elle –, parce que Willa avait laissé le carton de barres chocolatées chez Sonya et ne revenait qu'avec son cartable qu'elle jeta sur le canapé avant de se débarrasser de sa veste. Elle ne lâchait pas son père des yeux ; il ne s'était pas arrêté dans le salon et poursuivait son chemin vers la cuisine. Elle le suivit. Il attrapa une grosse poêle suspendue au panneau perforé à côté de la cuisinière. « Ce soir, c'est sandwichs grillés au fromage ! dit-il d'une voix faussement enjouée.

– Où est maman ?

– Ta mère ne dîne pas avec nous. »

Elle attendit qu'il ajoute quelque chose, mais il s'affaira aussitôt, réglant la flamme du brûleur, déposant un morceau de beurre dans la poêle, baissant la flamme lorsque le beurre commença à grésiller. Il se mit à siffloter doucement, quelques notes qu'il répétait en boucle.

Willa regagna le salon. Elaine avait fini de lire les bandes

dessinées et pliait le journal – un autre mauvais signe : pour une fois, elle se montrait particulièrement soigneuse ; elle s’efforçait d’être irréprochable. « Maman est en haut ? » demanda Willa en chuchotant.

Elaine secoua presque imperceptiblement la tête.

« Elle est sortie ? »

– Mm-hmm.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

Elaine haussa les épaules.

– Elle était en colère ?

– Mm-hmm.

– À propos de quoi ? »

Nouveau haussement d’épaules.

Au fond, c’était toujours le même scénario, non ? Leur mère était la plus jolie maman de l’école, et aussi la plus sémillante et la plus intelligente, mais subitement un événement survenait et elle était prise d’un accès de colère. Leur père en était souvent la cause. Parfois Willa ou Elaine aussi, mais surtout lui. Il aurait dû avoir retenu la leçon depuis le temps. Mais quelle leçon ? Aux yeux de Willa, il était parfait tel qu’il était, et elle l’aimait plus que tout au monde. Il était drôle et gentil, il avait une voix douce, n’était jamais grincheux comme le père de Sonya et ne s’emportait pas à table comme celui de Madeline. Mais leur mère lui disait : « Oh, je te connais comme si je t’avais fait ! Tout mielleux. “Oui, ma chérie ; non, ma chérie”, on te donnerait le bon Dieu sans confession. »

On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Willa ne savait pas exactement ce que cela signifiait. N’empêche, il avait bien dû faire quelque chose de mal. Elle s’enfonça dans le canapé et regarda Elaine poser méticuleusement le journal replié sur une pile de magazines.

« Elle a dit qu’elle en avait plein les bottes », lui expliqua Elaine au bout d’une minute.

Elle parlait d’une toute petite voix et remuait à peine les lèvres, comme pour ne pas se faire repérer.

« Elle a dit qu’il n’avait qu’à essayer de faire tourner cette

maison tout seul, s'il se croyait meilleur. Elle a dit qu'il était "toujours à faire la morale". Elle l'a appelé "Saint Melvin".

– Saint Melvin? répéta Willa en plissant le front – pour elle, c'était plutôt positif. Qu'est-ce qu'il a répondu?

– Rien, au début. Après, il a dit qu'il était désolé qu'elle le prenne comme ça.»

Elaine s'installa à côté de Willa sur le canapé, mais tout au bord.

Le salon avait été refait récemment; il était plus moderne qu'auparavant. Leur mère avait emprunté des livres de décoration à la bibliothèque de Garrettsville, et l'une de ses amies du Little Theatre lui avait apporté des échantillons de tissu qu'elles avaient posés ici et là sur le canapé et les dossiers des deux fauteuils assortis. D'après leur mère, les meubles assortis étaient démodés. Désormais, l'un des fauteuils était recouvert de tweed vaguement bleu et l'autre était rayé vert et bleu. La moquette avait été arrachée et remplacée par un tapis à franges blanc cassé, si bien que le plancher en bois sombre était visible tout autour. Willa regrettait la moquette. Leur maison était une vieille bâtisse en bardeaux blancs, qui tremblait quand il y avait du vent, et la moquette la faisait paraître plus solide et plus chaude. Willa regrettait également le tableau au-dessus de la cheminée: un bateau toutes voiles dehors sur une mer délavée. (Il avait été remplacé par ce qui ressemblait à la photographie floue d'un cercle.) Mais elle était fière du reste de la pièce. Sonya aurait bien aimé que la mère de Willa vienne redécorer leur vieux salon tout miteux.

Leur père apparut dans l'embrasement de la porte, une spatule à la main.

«Petits pois ou haricots verts? leur demanda-t-il.

– On ne pourrait pas passer au Bing's Drive-In, papa? S'il te plaît?

– Comment! s'exclama-t-il, faisant mine d'être offusqué. Vous préféreriez de la nourriture de fast-food à mes fameux sandwichs grillés au fromage faits maison?»

Les sandwichs grillés au fromage étaient la seule chose qu'il savait cuisiner. Il les passait à la poêle à feu fort et ils

dégageaient une puissante odeur salée que Willa avait fini par assimiler aux absences de leur mère – ses migraines, ses répétitions de théâtre et ces fois où elle quittait la maison en claquant la porte.

«Tammy Denton va au Bing's tous les vendredis avec sa famille», déclara Elaine.

Leur père leva les yeux au ciel.

«Est-ce que Tammy Denton a parié sur un cheval gagnant aux courses, récemment ?

– Quoi ?

– Est-ce qu'une riche tante lui a légué sa fortune ? Est-ce qu'elle a trouvé un trésor enterré dans son jardin ?»

Il se mit à avancer vers Elaine en faisant le clown, remuant les doigts de sa main libre comme pour la chatouiller. Elaine poussa un cri et recula en riant, puis se cacha derrière Willa. Celle-ci ne prit pas part à la rigolade. Elle se raidit et rentra les coudes.

«Quand est-ce que maman va revenir ? demanda-t-elle.

– Oh, très bientôt, répondit leur père en se redressant.

– Elle a dit où elle allait ?

– Non, mais vous savez quoi ? Je pense qu'on pourrait accompagner notre dîner d'un Coca.

– Youpi ! s'écria Elaine en jaillissant de derrière Willa.

– Est-ce qu'elle a pris la voiture ? demanda celle-ci.

– Euh, oui », dit-il en se passant la main sur le crâne.

Encore un mauvais signe. Elle ne s'était donc pas contentée d'aller chez son amie Mimi Prentice, au bout de la rue ; elle était partie Dieu sait où.

«Pas de Bing's Drive-In, alors, dit Elaine d'un ton dépité.

– Arrête de nous souler avec ton Bing's Drive-In ! éructa Willa.»

Elaine en resta coite.

«Bonté divine », dit leur père.

Mais de la fumée commença à s'échapper de la cuisine et il lâcha un «oh-oh» avant de s'y ruer et de manipuler poêles et casseroles dans un grand vacarme.

Leur voiture était vieille, elle avait une aile de couleur

différente, stigmaté du jour où leur mère avait heurté une glissière de sécurité sur l'East-West Parkway, et leur père laissait toujours ses poubelles à l'intérieur – gobelets en carton, magazines cornés, emballages de sucreries et courrier taché de ronds de café. Leur mère réclamait d'avoir sa propre voiture depuis des années, mais ils n'en avaient pas les moyens. Enfin, c'était *elle* qui prétendait cela. Leur père, lui, assurait qu'ils n'étaient pas à plaindre. « On a de quoi se nourrir, non ? » disait-il à ses filles. En effet, songeait Willa, et ils avaient aussi un beau salon tout neuf, mais elle se sentait ingrate, cruelle et étonnamment adulte quand cette pensée lui traversait l'esprit.

Les sandwichs grillés au fromage étaient tout squameux après que leur père en eut gratté les parties carbonisées, mais ils n'avaient pas mauvais goût. Surtout quand on les faisait descendre avec du Coca. Ils étaient finalement accompagnés de haricots verts – surgelés et pas assez cuits, ils étaient imbibés d'eau et grinçaient sous les dents de Willa. Elle en cacha une bonne partie sous les croûtes de son sandwich.

Quand leur père s'occupait du dîner, il ne s'embarrassait pas des tâches superflues comme dégager la pagaille qui encombrait la table avant de mettre le couvert, disposer les serviettes en papier pliées en triangle sous les fourchettes ou baisser les stores pour empêcher la nuit glaciale de s'insinuer par les vitres. L'estomac de Willa se noua à cette pensée. De plus, il paraissait à court de sujets de conversation. Il ne dit pas grand-chose au cours du repas et toucha à peine à sa nourriture.

Lorsqu'ils eurent terminé, il alla dans le salon et, comme à son habitude, alluma la télévision pour regarder les informations. Elaine le suivait en général, mais ce soir-là elle resta dans la cuisine avec Willa chargée de débarrasser la table. Celle-ci empila les assiettes sales sur le plan de travail à côté de l'évier, puis s'empara de la casserole sur la cuisinière et alla dans le salon demander à leur père :

« Qu'est-ce que je fais des haricots ? »

– Hmm ? fit-il, scotché devant les images du Viêt-Nam qui passaient aux informations.

– Je les garde?

– Comment? Non. Je ne sais pas.»

Elle attendit. Elle sentait derrière elle la présence d'Elaine qui l'avait suivie comme un petit chien.

«Peut-être que maman va rentrer plus tard dans la soirée et qu'elle voudra les manger? hasarda-t-elle finalement.

– Jette-les, va», dit-il au bout d'un moment.

Lorsqu'elle pivota pour regagner la cuisine, elle percuta Elaine; c'était dire à quel point sa sœur la talonnait.

Dans la cuisine, elle jeta les haricots à la poubelle et posa la casserole sur le plan de travail. Elle passa un chiffon humide sur la table et le mit à sécher sur le robinet, puis elle éteignit la lumière, et Elaine et elles repartirent dans le salon pour regarder la fin du journal télévisé, si ennuyeux fût-il. Elles s'assirent près de leur père, chacune d'un côté, et il les entoura de ses bras; il les serrait contre lui de temps en temps, mais resta très silencieux.

Une fois le journal terminé, il sembla cependant se ranimer. «Qui veut faire une partie de Parcheesi?» demanda-t-il en se frottant vivement les mains. Willa était un peu grande pour jouer au Parcheesi, mais, imitant le ton enjoué de son père, elle s'exclama: «Moi!» Et Elaine alla chercher le plateau.

Ils jouèrent sur la table basse, les deux filles assises par terre et leur père sur le canapé parce qu'il disait toujours qu'il était trop vieux et plus assez souple pour s'asseoir à même le sol. Le Parcheesi était censé aider Elaine, qui comptait encore sur ses doigts, à s'améliorer en calcul mental. Mais ce soir-là, elle ne sembla pas disposée à faire d'efforts. Lorsqu'elle fit un quatre et un deux aux dés, elle annonça: «Un-deux-trois-quatre, un-deux», en martelant chaque case assez fort pour ébranler les autres pions du plateau. «Six, la corrigea leur père. Fais l'addition, ma chérie.» Elaine se contenta de reprendre sa position accroupie et, quand ce fut à nouveau son tour, compta jusqu'à cinq puis jusqu'à trois. Cette fois, leur père ne dit rien.

Elaine devait se coucher à vingt heures et Willa à vingt et une heures, mais cette fois-ci, quand leur père envoya Elaine se mettre en pyjama à l'étage, Willa la suivit et en fit de même.

Elles dormaient dans la même chambre, leurs lits simples identiques disposés face à face à chaque extrémité de la pièce. Elaine s'installa dans le sien et demanda : « Qui va me lire une histoire ? », car c'était leur mère qui s'en chargeait la plupart du temps. « C'est moi », lui dit Willa avant de se glisser sous les couvertures à côté d'elle et d'attraper le premier tome de *La Petite Maison dans la prairie* sur la table de nuit.

Willa associait toujours le personnage de Charles Ingalls à leur père. Ça n'avait aucun sens car le père de la couverture avait une épaisse tignasse et une barbe. Mais à l'image du leur, il était doux et soucieux d'expliquer les choses, et chaque fois qu'il s'exprimait dans le livre, Willa tâchait de lire ses répliques en imitant la voix de velours de leur père, avalant les dernières consonnes comme il le faisait.

À la fin du chapitre, Elaine dit : « Encore un », mais Willa referma brusquement le livre.

« Non, tu devras attendre demain.

– Est-ce que maman sera rentrée demain ?

– Bien sûr. Qu'est-ce que tu crois ? Je parie qu'elle va rentrer ce soir... si ça se trouve. »

Willa quitta le lit d'Elaine et se dirigea vers la porte dans l'intention d'appeler leur père, resté en bas, pour qu'il vienne les border, mais il était au téléphone ; elle le savait parce qu'il parlait très fort et que ses phrases étaient ponctuées de silences. « Formidable ! » dit-il avec entrain, puis, après un autre silence : « À sept heures et quart, c'est parfait. Je dois y être assez tôt de toute façon. » Il devait parler à M. Law, professeur d'algèbre au lycée, ou alors à la proviseure adjointe, Mrs Bellows. Tous deux vivaient également à Lark City et passaient le chercher quand la mère de Willa avait besoin de la voiture.

Celle-ci ne serait donc pas de retour le lendemain matin, à en juger par ce que Willa venait d'entendre. Elle était toujours rentrée pour la nuit, jusqu'à présent.

Willa éteignit la lumière, rejoignit son lit à tâtons et se glissa sous les couvertures. Elle resta allongée sur le dos, les yeux grands ouverts. Elle n'avait pas du tout sommeil.

Et si leur mère ne revenait jamais ?

Elle n'était pas *tout le temps* en colère. Il lui arrivait souvent d'être dans un bon jour. Les bons jours, elle inventait de fabuleuses activités pour elles trois – des ateliers de peinture, des décorations à fabriquer pour la maison, des sketches à jouer pendant les vacances. Et elle avait une très belle voix quand elle chantait, cristalline et comme ondoyante. Parfois, cédant aux supplications de Willa et Elaine, elle restait dans leur chambre après les avoir mises au lit et leur chantait des chansons ; puis quand elles s'endormaient, elle se levait et sortait tout en continuant de chanter dans le couloir et dans les escaliers, mais plus doucement, jusqu'à ce que sa voix se perde dans le silence. Willa adorait l'entendre entonner « Down in the Valley » – en particulier le passage où elle demandait à quelqu'un de lui envoyer une lettre par avion, une lettre à Birmingham dans sa prison. Cette chanson respirait tellement la solitude que Willa eut mal au cœur en se la remémorant. Mais c'était une douleur plaisante, du genre délicieusement oppressant.

Le lendemain matin, leur père siffla son *tuut-tut!* habituel sur le seuil de la chambre – comme les deux premières notes de « Dixie », se disait toujours Willa. Bien qu'elle fût réveillée depuis des heures, elle ouvrit les yeux, s'étira et bâilla ostensiblement. Elle savait déjà que leur mère n'était pas encore rentrée. La maison baignant dans la lumière blanc terne qui filtrait par les fenêtres semblait vulnérable et on y entendait comme un écho.

« Coucou, ma chérie, dit son père. Je t'ai laissée dormir le plus tard possible, mais je vais devoir partir avant le passage de votre bus. Tu vas réussir à vous préparer toutes les deux pour l'école ?

– Okay », répondit Willa.

Elle se redressa et jeta un coup d'œil vers Elaine couchée sur le côté, face à elle, à l'autre bout de la chambre. Elaine ouvrit les yeux et battit des paupières à ce moment précis. Willa crut deviner qu'elle avait fait semblant de dormir, elle aussi.

« J'ai laissé la clef sur la table de la cuisine, dit leur père.

Garde-la autour de ton cou, d'accord? Juste au cas où vous en auriez besoin pour rentrer cet après-midi.

– D'accord», répéta Willa.

Il attendit pour s'assurer qu'elle n'allait pas se rendormir, puis les salua toutes les deux d'un petit geste et redescendit. Un instant plus tard, elle entendit une voiture klaxonner dehors, puis la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer.

Elles enfilèrent leurs vêtements de la veille, parce que Willa n'avait pas envie d'avoir à faire des choix. Ensuite elle se brossa les cheveux vigoureusement. Elaine avait gardé les queues de rat qui lui tenaient lieu de tresses et soutenait qu'elle n'avait pas besoin qu'on la recoiffe, mais Willa objecta : «Tu rigoles? Tes tresses sont toutes défaites.» Elle les dénoua et brossa les cheveux de sa sœur qui se tortilla en grimaçant, puis les tressa de nouveau. Elle fit claquer l'élastique au bout de la seconde tresse, se sentant soudain capable et efficace, mais Elaine déclara :

«Elles ne sont pas bien faites.

– Comment ça, pas bien faites?

– Elles ne sont pas assez serrées.

– Elles sont pareilles que celles que Maman te fait toujours.»

C'était la pure vérité, mais Elaine alla se regarder dans la glace sur la porte du placard, et quand elle se retourna, elle avait les larmes aux yeux.

«Elles sont pas pareilles, je te dis! Elles sont toutes molles!

– Oui, eh ben, j'ai fait de mon mieux, zut!»

Les larmes d'Elaine débordèrent et roulèrent sur ses joues, mais elle ne dit pas un mot de plus.

Pour le petit déjeuner, elles se servirent des Cheerios et du jus d'orange en brique, et prirent leurs comprimés de vitamines à croquer. Puis Willa débarrassa la table et la nettoya. Le plan de travail était désormais encombré de vaisselle sale, celle du dîner de la veille et celle du petit déjeuner, une vision particulièrement déprimante.

Leur père s'était fait du café, remarqua-t-elle, mais il n'avait laissé ni bol ni assiette derrière lui, et elle en conclut qu'il n'avait rien mangé.

Craignant qu'elles ne ratent le bus scolaire – elle n'avait pas

l'habitude de minuter leurs préparatifs toute seule –, elle se dépêcha d'enfiler sa veste et ses mitaines, et pressa sa sœur pour qu'elle en fasse de même, puis elles sortirent en vitesse et remontèrent la rue jusqu'à l'arrêt de bus où elles arrivèrent beaucoup trop tôt. L'arrêt de bus en question était un abri doté d'un banc et sur lequel était placardée une vieille publicité pour du tabac à priser à moitié décollée. Elles s'assirent côte à côte sur le banc et serrèrent leur cartable contre elles pour se tenir bien chaud, soufflant de pitoyables lambeaux d'haleine blanche. Heureusement, les autres enfants – Eula Pratt et son frère, ainsi que les trois fils Turnstile – finirent par arriver. Tous s'agglutinèrent sous l'abribus et se mirent à sautiller en grelottant, ce qui réchauffa un peu Willa.

Dans le bus, Elaine s'asseyait habituellement à côté de Natalie Dean, mais ce matin-là elle suivit sa sœur au fond – où Sonya gardait une place pour Willa – et s'installa sur le siège inoccupé de l'autre côté du couloir. Ses tresses paraissaient un peu ébouriffées, en effet. Et les queues au bout étaient trop longues. Leur mère ne laissait pas plus de trois centimètres sous l'élastique.

Sonya annonça qu'elle avait réfléchi et que, si elles vendaient leurs barres chocolatées uniquement aux membres de leurs familles, elles n'auraient pas à aller sonner aux portes d'inconnus.

«J'ai quatre oncles du côté de ma mère, dit-elle. Et un oncle et deux tantes du côté de mon père, sauf que mes tantes habitent loin d'ici. Mais c'est pas grave, elles peuvent m'envoyer l'argent par la poste et je leur garderai leurs barres pour la prochaine fois qu'elles viendront nous voir.

– Ta famille est beaucoup plus grande que la mienne, dit Willa.

– J'ai aussi ma grand-mère Bailey, bien sûr. Mais sinon, tous mes autres grands-parents sont morts.»

Les quatre grands-parents de Willa étaient encore en vie, mais elle ne les voyait pas souvent. À vrai dire, elle ne voyait pas du tout les parents de son père parce que sa mère disait qu'elle n'avait aucun atome crochu avec eux. De plus, ils

étaient fermiers et ne pouvaient pas laisser leurs animaux tout seuls. Les parents de sa mère, eux, venaient parfois de Philadelphie pour les vacances – c'était néanmoins assez rare et ils ne restaient pas longtemps ; quant à son frère et sa sœur, elle ne les appréciait pas vraiment et ils ne leur rendaient presque jamais visite. D'après la mère de Willa, son frère avait toujours été le chouchou parce que c'était un garçon, et leurs parents préféraient également sa sœur parce qu'elle était la petite dernière et la plus mignonne ; sa sœur était pourrie gâtée, disait-elle. Willa était quasiment sûre que, si elle émettait l'idée de s'adresser à l'un ou à l'autre pour leur vendre des barres chocolatées, sa mère pousserait un grognement réprobateur. De toute manière, ils refuseraient probablement d'en acheter s'ils étaient aussi détestables qu'elle le prétendait.

« Peut-être que je ferai juste le tour de mes voisins, dit-elle à Sonya. Au moins c'est plus facile que des inconnus.

– D'accord, mais n'oublie pas que Billy Turnstile habite dans ta rue. Tu ferais mieux de te grouiller, sinon il va passer chez tout le monde avant toi.

Willa regarda Billy d'un air scrutateur. Il se chamaillait avec son frère, essayant de lui arracher des mains une sorte d'en-cas emballé dans de la cellophane.

– Billy Turnstile est un cancre, déclara-t-elle. Je te parie tout ce que tu veux qu'il se moque complètement de la vente.

– Ah, et j'ai aussi une marraine.

– Tu as trop de chance. »

Quand elle serait grande, Willa épouserait un homme doté d'une famille nombreuse, joyeuse et aimante avec laquelle il entretiendrait de bons rapports ; il serait chaleureux et facile à vivre comme son père à elle, et tous l'aimeraient et la traiteraient comme l'une des leurs. Elle aurait six ou huit enfants, autant de filles que de garçons, et ils auraient des tas de cousins avec qui s'amuser.

« Ta sœur est en train de pleurer, remarqua Sonya.

Willa jeta un coup d'œil vers Elaine et vit qu'elle s'essuyait le nez du revers de la main – toujours dans sa mitaine.

– Qu'est-ce qui se passe? lança-t-elle depuis l'autre côté du couloir.

– Rien, dit Elaine d'une petite voix.

Le dos de sa mitaine était désormais couvert d'une traînée luisante semblable à un filet de colle.

– Tout va bien, dit Willa à Sonya.»

Mais à la mi-journée, juste après le déjeuner, l'infirmière débarqua en classe et demanda à son professeur de bien vouloir excuser Willa Drake.

Ta petite sœur a mal au ventre, confia-t-elle à Willa tandis qu'elles se dirigeaient vers son bureau. Je ne pense pas que ce soit grave, mais je n'arrive pas à joindre ta mère, et ta sœur a demandé si tu pouvais lui tenir compagnie.

Willa se sentit importante en entendant cela, du moins au début.

«C'est sans doute dans sa tête, tout ça», dit-elle d'un ton assuré.

Lorsqu'elles arrivèrent dans le bureau, Elaine se redressa sur son lit de camp, visiblement heureuse de la voir, et l'infirmière lui apporta une chaise. Mais ensuite, Elaine se rallongea en se couvrant les yeux d'un bras, et Willa resta désœuvrée. Elle regarda l'infirmière remplir des documents à son bureau au fond de la pièce. Elle examina une affiche très colorée vantant l'importance de se laver les mains. Quelqu'un frappa à la porte – c'était Mrs Porter, de la classe des sixièmes. L'infirmière sortit pour lui parler, laissant la porte entrouverte derrière elle, si bien que Willa apercevait les élèves de cinquième se pressant dans le couloir sur le chemin du réfectoire. L'un des garçons en poussa un autre du coude et le fit trébucher. «Je t'ai vu, Dickie Bond!» s'écria Mrs Porter, sa voix résonnant dans le couloir comme si elle parlait depuis l'intérieur d'un coquillage, de même que celle d'une élève de cinquième qui disait «... un rose orangé bizarre qui me faisait les dents toutes jaunes...».

Tous ces enfants venaient-ils de familles parfaitement heureuses? N'y en avait-il aucun qui taise un problème familial?

Apparemment pas. Ils ne semblaient pas avoir autre chose à l'esprit que leur déjeuner, leurs amis et leur rouge à lèvres.

L'infirmière revint et referma la porte, et les bruits du couloir s'évanouirent. Mais Willa entendit néanmoins débiter la répétition de l'orchestre. Mince alors. Elle adorait jouer avec l'orchestre. Ils apprenaient la *Danse glissée des jeunes filles* de Borodine. Les premières notes étaient si douces et hésitantes – des notes « faiblardes », se disait-elle toujours – qu'elle mettait un moment à les distinguer, mais elles se renforçaient sur la mélodie principale. C'était la version de *L'Étranger au paradis*, et les garçons rebelles du fond de la classe chantonnaient toujours « Prends ma main car je suis étranger ici... », jusqu'à ce que M. Budd donne des coups de baguette sur son pupitre. M. Budd était très séduisant, avec ses boucles dorées un peu longues et ses muscles saillants. Il avait des allures de rock star. Si Willa vendait le plus grand nombre de barres chocolatées et remportait le dîner avec lui, elle perdrait complètement ses moyens. Elle redoutait presque cette perspective.

L'orchestre s'interrompt et recommença le morceau. Le même début faiblard, le même « Prends ma main... », mais plus audible et plus affirmé à présent.

« Est-ce que maman sera là quand on va rentrer aujourd'hui ? » demanda Elaine.

Willa jeta un coup d'œil vers sa sœur. Celle-ci avait baissé le bras et fronçait les sourcils d'un air inquiet.

« Bien sûr qu'elle sera là », répondit Willa.

Bien sûr qu'elle serait là, mais quand bien même, dans le bus Willa dit à Sonya qu'elle ne pouvait pas aller chez elle après les cours. « Je dois garder ma sœur », murmura-t-elle en veillant à ce qu'Elaine, de nouveau assise toute seule de l'autre côté du couloir, ne l'entende pas.

En regardant la façade de leur maison, il était difficile de dire si quelqu'un se trouvait à l'intérieur. Certes, les fenêtres étaient sombres, mais il faisait encore jour après tout. L'herbe était aplatie, comme piétinée, et les feuilles du rhododendron près de la véranda fermement enroulées comme des cigares,

tellement le temps était froid. Willa plongeait la main dans son blouson pour extirper la clef sur sa cordelette. Elle aurait pu tenter de sonner d'abord, mais ne voulait pas donner de faux espoirs à sa sœur.

Il régnait un silence oppressant dans l'entrée. Dans le séjour, tout était immobile à l'exception d'un ourlet de rideau s'agitant au-dessus d'un radiateur. « Elle n'est pas là », constata Elaine de sa petite voix.

Willi jeta son cartable sur le canapé.

« Laisse-lui un peu de temps.

– Mais on lui a déjà laissé du temps ! On lui a laissé toute la nuit ! »

« Du temps pour réfléchir », disait leur père. Leur mère lui criait dessus et tapait du pied, ou bien elle giflait Willa (une expérience cuisante et humiliante, terriblement effrayante), ou elle secouait Elaine comme une poupée de chiffon, puis empoignait ses propres cheveux à deux mains, si bien que, même quand elle les lâchait, ils restaient en bataille sur sa tête. Et tout à coup elle disparaissait, laissant derrière elle la maison en état de choc et tremblante ; alors leur père disait : « Ce n'est pas grave, elle a juste besoin d'un peu de temps pour réfléchir. » Il ne semblait pas troublé le moins du monde. « Elle est surmenée, c'est tout », disait-il.

« D'autres gens sont surmenés, lui avait un jour répondu Willa. Mais ils ne font pas comme elle.

– Oui, mais tu sais qu'elle est très nerveuse. »

Willi se demandait comment il pouvait être si compréhensif quand lui-même ne se mettait jamais en colère – il n'avait même jamais élevé la voix, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne.

Elle regrettait qu'il ne soit pas là à cet instant. En général, il rentrait vers seize heures, mais elles ne pouvaient pas compter là-dessus aujourd'hui parce qu'il n'était pas parti avec sa voiture.

« Tu veux goûter ? demanda-t-elle à Elaine. Ça te dit du lait et des biscuits ?

– Peut-être juste des biscuits.

– Pas de lait, pas de biscuits ! »

C'était ce que disait toujours leur mère. Willa avait pris sur elle pour imiter sa voix joyeuse et chantante.

Dans la cuisine, elle versa du lait dans un verre et le posa sur la table avec deux Oreo. Elle ne se servit rien parce qu'elle avait la sensation étrange d'avoir quelque chose de coincé dans la gorge. Elle alla plutôt chercher son cartable sur le canapé et l'emporta dans la salle à manger où elle faisait toujours ses devoirs. Cependant, avant même qu'elle puisse commencer, Elaine arriva avec ses biscuits – mais pas son lait – et s'assit en face d'elle. Les élèves de CP n'emportaient pas de devoirs chez eux, alors Willa lui demanda : « Tu veux faire du coloriage ? »

Elaine secoua la tête.

Willa décida d'ignorer sa sœur. Elle sortit son exercice de mathématiques et se mit au travail, mais elle sentait le regard d'Elaine braqué sur elle. De temps en temps, elle l'entendait grignoter un de ses Oreo.

Quand Willa passa à son questionnaire d'histoire, Elaine avait terminé les deux biscuits et restait assise sans rien faire, poussant régulièrement de bruyants soupirs que Willa faisait mine de ne pas remarquer. C'est alors que le téléphone sonna. « J'y vais ! » s'exclama Elaine, mais Willa arriva avant elle dans la cuisine et attrapa le combiné la première.

« Allô ? »

– Bonjour, ma chérie, dit son père.

– Salut, Papa.

– Tout se passe bien ? »

Elle percevait le véritable sens de sa question, mais répondit simplement :

« Ouaip. Je fais mes devoirs et Elaine vient de prendre son goûter. »

Il y eut un silence. Puis son père dit :

« Bien, je devrais être bientôt là. J'attends juste que Doug Law termine son rendez-vous avec un élève. »

Il se faisait donc raccompagner par Doug Law. C'était mieux que Mrs Bellows qui restait parfois à son bureau jusqu'à six ou sept heures du soir.

« OK, Papa, dit Willa.

– Préparez-vous pour la dégustation des meilleurs sandwichs grillés au fromage du monde!

– D'accord.»

Elle raccrocha et se tourna vers Elaine qui la regardait attentivement.

«Il dit qu'il va bientôt rentrer», l'informa Willa.

Elaine poussa un autre soupir.

Willa balaya du regard la cuisine et le plan de travail encombré de vaisselle sale, l'évier plein lui aussi, le verre de lait d'Elaine intact sur la table au milieu de la pagaille de la veille.

«On devrait ranger un peu, dit-elle. Tu veux m'aider à faire la vaisselle? Moi je lave et toi tu essuies?

– Oui!» s'enthousiasma Elaine.

D'ordinaire, c'était leur mère qui lavait et Willa qui essayait.

«Est-ce que je peux mettre un tablier? demanda-t-elle.

– Oui, bien sûr.»

Will noua l'un des tabliers de leur mère juste sous les aiselles d'Elaine pour éviter qu'il ne traîne au sol. Puis elle remplit d'eau chaude les deux bacs de l'évier, et Elaine approcha le marchepied afin de pouvoir atteindre le plan de travail. Lorsque Willa eut lavé la première assiette et l'eut trempée dans l'eau de rinçage, elle la posa sur l'égouttoir et Elaine la récupéra avec précaution pour l'essuyer méticuleusement à l'aide d'un torchon. Cela lui prit une éternité, mais ce n'était pas plus mal, se dit Willa. Elle entreprit elle-même de ralentir la cadence pour faire durer le moment; et lorsqu'elle eut fini la vaisselle, elle passa le chiffon sur toutes les surfaces, y compris le dessus de la cuisinière, débarrassa la table de tout ce qui l'encombra et remit le lait d'Elaine au réfrigérateur.

«J'ai bien travaillé, tu ne trouves pas? demanda Elaine quand elle eut essuyé la dernière pièce de vaisselle.

– Oui, très bien, Lainey.»

En réalité, ce n'était pas si compliqué de tenir la maison. Elle commença à imaginer que c'était une situation permanente: rien que tous les trois pour toujours, se débrouillant tout seuls. Après tout, son père et elle pouvaient assurer le

bon fonctionnement de la maisonnée! Ils étaient tous les deux méthodiques et aimaient élaborer des systèmes. Si sa mère revenait un jour, elle serait épatée. Elle regarderait autour d'elle et dirait: «Oh, je vois que vous vous débrouillez mieux que je ne l'ai jamais fait.»

«Tu sais quoi? dit Willa à Elaine. On va préparer un dessert.

– Un dessert! s'exclama Elaine – elle esquissa un grand sourire, dévoilant le trou entre ses dents, puis elle lissa le devant de son tablier. Quoi comme dessert?

– Peut-être un gâteau, ou une crème. Une crème au chocolat?

– Tu sais comment on fait?

– Je suis sûre qu'on peut trouver une recette», dit Willa.

Cette idée commençait à l'enthousiasmer. En règle générale, ils ne mangeaient pas de dessert. Elle avait toujours envié Sonya, dont la mère en servait tous les soirs de la semaine. Et la crème au chocolat était le préféré de leur père – ça et la tarte au chocolat, mais Willa craignait que la réalisation de la pâte à tarte ne soit trop compliquée.

«On ne dira rien à papa et on la sortira à la fin du dîner pour lui faire la surprise. Ça va l'épater.» Willa déplaçait le marchepied tout en parlant et grimpa dessus pour passer en revue les livres de cuisine de leur mère sur une étagère. «*La Cuisine de la jeune mariée*, lut-elle. C'est là-dedans qu'il y aura la recette la plus facile, je parie.» Elle attrapa le livre et descendit du marchepied, puis l'ouvrit sur le plan de travail. Elaine vint se poster à côté d'elle, les yeux sur le doigt de Willa qui parcourait une colonne. «Crème anglaise, crème à la vanille..., lisait tout haut celle-ci. Crème au chocolat. Deux cent soixante et un.» Elle feuilleta le livre jusqu'à la bonne page. «Sucre, poudre de cacao, sel. Crème, vanille... oh-oh. Maïzena.» Elle n'avait jamais vu de Maïzena de sa vie, mais alla fouiller dans le placard où leur mère rangeait la farine et tomba dessus. Elle posa la boîte sur le plan de travail et Elaine demanda :

«Je peux remuer, Willa? Dis, je peux?

– Bien sûr.»

Elaine n'avait pas encore le droit de toucher à la cuisinière, donc Willa lui fit mélanger les ingrédients dans une casserole posée sur la table. Évidemment, Elaine en mit partout, faisant allègrement déborder le contenu de la casserole, et la maïzena et le cacao formèrent de gros grumeaux au lieu de se fondre dans la crème. Mais Willa dit : « Beau travail, Lainey », avant de poser la casserole sur la cuisinière et de touiller elle-même, plus délicatement, pendant que la préparation chauffait.

Mais elle ne fit pas mieux que sa sœur. Les grumeaux ne disparurent pas, même une fois que la mixture commença à mousser sur les bords. On aurait dit du lait dans lequel flottaient des gravillons marron et blanc. « Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que ça se transforme en crème ? » demanda Elaine, car elle n'était pas assez grande pour voir le contenu de la casserole. Willa ne répondit pas. Elle augmenta le feu et faillit faire déborder le lait bouillant, mais souleva la casserole juste à temps et la posa sur un brûleur éteint. Cependant, les gravillons étaient toujours là. « Je ne comprends pas », dit-elle à Elaine. Elle éteignit brusquement le brûleur de droite dont les flammes rougeoyaient, puis examina la préparation.

« Quoi ? Quoi ? » demanda Elaine.

– Je ne...

– Coucou ! lança leur père depuis le séjour.

Willa et Elaine échangèrent un regard.

– Il y a quelqu'un ?

– Cache la crème ! murmura Elaine. Mets-la dans le frigo.

– Je ne peux pas ! Elle n'est pas prête !

– Elle est comment ?

– Qu'est-ce que vous faites de beau, mesdemoiselles ? » demanda leur père en apparaissant sur le seuil de la cuisine.

Willa pivota face à lui, tâchant de cacher la casserole, mais il approcha et regarda par-dessus l'épaule de sa fille. Il portait encore sa veste en laine et il sentait l'hiver.

« Du chocolat au lait ? lui demanda-t-il.

– C'est de la crème dessert au chocolat, répondit Willa les yeux rivés sur ses chaussures.

– C'est de la quoi ?

– De la crème au chocolat, papa! s'écria joyeusement Elaine. C'est un dessert pour toi, ça devait être une surprise!

– Oh, mais je suis vraiment surpris. Je ne savais pas que vous saviez cuisiner. Mince alors, c'est formidable!

– On l'a ratée, dit Willa.

– Comment ça?

– Elle est toute pleine de boules! éructa-t-elle. Ça ne veut pas se mélanger alors qu'on n'a pas arrêté de remuer.

– Bon, bon. Voyons voir ça.»

Elle s'écarta à contrecœur et il s'approcha de la cuisinière pour saisir la cuiller laissée dans la casserole. Il remua la mixture comme pour en évaluer la consistance.

«Hmm, fit-il. Je vois.

– C'est une catastrophe! lui dit Willa.

– Je n'irais pas jusque-là. Disons que c'est juste un peu... Où est votre recette?»

Du menton, elle indiqua le livre de cuisine ouvert sur le plan de travail, et il alla y jeter un œil.

«Alors, dit-il. Vous avez mélangé le sucre, le cacao et le sel. Ensuite vous avez tout incorporé en gardant six centilitres de crème, le tout à feu très doux.

– Euh...

– Ensuite, dans un bol à part, vous avez fait une pâte avec la maïzena et le reste de crème...

– Quoi? Non. On a juste tout mélangé en même temps.

– Ah.

– C'est pour ça que ça donne ça?

– Oui, j'en ai bien peur, ma chérie.

– Mais je ne savais pas!

– La prochaine fois que tu testeras une nouvelle recette, tu sauras qu'il peut s'avérer utile de lire toutes les consignes avant de se lancer.»

Elle fixa de nouveau ses chaussures pour ne pas qu'il voie les larmes qui lui montaient aux yeux.

«D'abord, tu regardes la liste des ingrédients pour t'assurer que tu as tout ce qu'il faut...

– Ça, je l'ai fait.

– Alors c’est très bien, ma chérie. Ensuite tu les rassembles sur le plan de travail...

– Mais je l’ai fait ! Je me suis vraiment appliquée !

– Ensuite, tu lis toutes les instructions, tu vois ? C’est un peu ce que je dis à mes élèves quand ils travaillent sur un projet de menuiserie. Vous déterminez quoi faire tout de suite et quoi laisser pour plus tard, quelle étape doit venir en premier et quelle autre...»

Elle ne supportait pas la façon dont il lui faisait la leçon, s’obstinant sans prendre la peine de l’écouter.

«J’ai compris ! s’emporta-t-elle. Mince. Je ne suis pas si débile.

– Non, évidemment, mon poussin. C’est le métier qui rentre, voilà tout. Tu le sauras pour la prochaine fois.

– Mais je le savais déjà ! J’ai rassemblé tous mes ingrédients... Et voilà le résultat. Je voulais te faire une surprise !

– Ma chérie. Ça n’a pas d’importance, je t’assure.

– Pas d’importance ?»

Elle leva les yeux et le dévisagea. À présent, elle se fichait qu’il la voie pleurer. Au contraire, c’était ce qu’elle voulait.

«Comment est-ce que tu peux dire que ça n’a pas d’importance après tout le mal que je me suis donné ?

– Non, je voulais simplement dire...

– Laisse tomber, le coupa-t-elle en pivotant sur ses talons.»

Elle retourna dans la salle à manger, regagna sa chaise et attrapa son crayon.

Son père la suivit avec Elaine dans son sillage.

«Willa, ma puce, dit-il.

– Je travaille.

– Willa, ne sois pas comme ça.

– Tu peux me laisser faire mes devoirs, s’il te plaît ?»

Il attendit un moment, mais elle garda la tête baissée, fixant son cahier l’air résolument boudeur, et il finit par repartir dans la cuisine. Elaine resta à observer sa sœur quelques instants de plus, puis se détourna et s’éloigna elle aussi.

Willa barra d’un trait rageur au stylo noir la dernière réponse de son questionnaire d’histoire.

Au dîner, ils mangèrent des sandwichs grillés au fromage accompagnés de petits pois. Willa avala sa part en silence, sans lever les yeux de son assiette, mais Elaine et leur père discutèrent durant tout le repas d'une voix bien trop joviale. Elle lui raconta que Dommie Marconi avait amené un lapin pour son exposé, et il dit : « En parlant de ça, mange tes petits pois, mon lapinou. » Elaine enfourna un unique petit pois et tenta de remuer le nez tout en mâchant, ce qui fit rire leur père. Ce spectacle était écœurant.

« Est-ce que je peux sortir de table ? dit Willa.

– Tu n'as pas aimé ton sandwich, ma chérie ? demanda son père, voyant qu'elle en avait laissé la moitié.

– Je n'ai pas faim », répondit-elle avant de reculer sa chaise pour se lever.

Ce furent Elaine et lui qui débarrassèrent. Tintements et raclements parvinrent jusqu'à Willa qui s'était réinstallée à la table de la salle à manger, puis elle entendit l'eau couler. Ils devaient également faire la vaisselle. Son père n'avait pas prononcé un mot de remerciement pour celle qu'elle avait faite plus tôt.

Elle avait à présent terminé ses devoirs, mais resta assise devant ses livres qui lui servaient de prétexte pour ne pas aider dans la cuisine. Puis son père apparut sur le seuil et lui demanda :

« Tu veux faire une partie de Parcheesi ?

– C'est le soir où je prends mon bain, rétorqua-t-elle sèchement.

– Quoi, si tôt ? »

Elle ne répondit pas. Sans un regard vers lui, elle se leva et quitta la salle à manger pour monter dans sa chambre.

Dans la glace sur la porte de son armoire, elle avait le visage strié de larmes et l'air négligé. Ses cheveux frisés partaient dans tous les sens et les larmes avaient collé ses cils entre eux.

Elle ouvrit grande la porte de l'armoire et son reflet disparut. Elle saisit son pyjama suspendu à un cintre et alla faire couler son bain.

Assise dans l'eau chaude jusqu'aux aisselles, contemplant ses doigts qui se fripaient, elle commença à se demander s'il n'était pas arrivé quelque chose de grave à sa mère. Peut-être qu'elle était partie dans l'intention de revenir tout de suite, mais qu'elle avait eu un accident de voiture. Est-ce que quelqu'un saurait comment les prévenir? Elle pouvait être à l'hôpital dans le coma.

Ou morte.

Comment se faisait-il que son père n'y ait pas songé? Oh, quelque chose ne tournait vraiment pas rond dans cette famille! Willa était la seule à être normale.

Il n'était même pas vingt heures lorsqu'elle sortit du bain et elle n'avait absolument pas sommeil, mais elle alla directement se coucher. Elle resta allongée dans le noir, les bras le long du corps, à fixer le plafond. En bas, elle entendait son père parler et sa sœur ricaner. Un peu plus tard, elle discerna les pas d'Elaine dans l'escalier et ferma les yeux. Cette dernière hésita devant la porte, puis traversa la pièce pour rejoindre son lit et se déshabilla à la lumière du couloir. Willa distinguait sa silhouette à travers ses paupières à demi closes; elle la vit sautiller en glissant une jambe puis l'autre dans son bas de pyjama. Lorsqu'elle eut terminé, Elaine attrapa son exemplaire de *La Petite Maison dans la prairie* sur la table de nuit et redescendit, puis Willa entendit le bourdonnement indistinct de la voix de leur père tandis qu'il lisait tout haut.

À la fin du chapitre, il monta avec Elaine. Willa eut à peine le temps de se tourner face au mur avant qu'il entre dans la chambre, et elle l'écouta border Elaine et lui souhaiter bonne nuit. Puis il vint de son côté et murmura: «Willie? Wills? Tu es réveillée?» Mais elle ne répondit pas et il finit par s'en aller.

Il descendit l'escalier d'un pas lourd, si piteux et si déçu que Willa sentit comme un déchirement dans sa poitrine.

Quand elle se réveilla, le soleil du matin projetait des rayons obliques sur son édredon et la maison sentait le bacon et le pain grillé. Elle entendit des pas rapides et légers grimper

l'escalier. « Il est l'heure de se lever, mes petits canards ! » dit leur mère en arrivant devant la porte.

Elle les appelait ainsi quand elle était de bonne humeur, et Willa avait toujours l'impression qu'elle prenait effectivement une voix de canard – nasillarde et enjouée, semblable à celle des femmes à la radio quand elles voulaient signifier qu'elles souriaient. Willa ne pouvait réprimer un élan de joie chaque fois qu'elle l'entendait, mais ce matin-là elle resta tout de même étendue sur le dos.

Elaine, en revanche, se redressa et s'écria : « Maman ! »

Elle avait pris un ton de bébé proprement agaçant. « Tu m'as tellement manqué, ma petite maman ! » renchérit-elle en sautant du lit. Et quand Willa se redressa elle aussi, elle vit Elaine enlaçant la taille de leur mère et la gratifiant d'un grand sourire ; leur mère souriait elle aussi et la serrait dans ses bras. Elle portait sa robe de chambre avec les boutons de rose, ce qui signifiait qu'elle avait dû rentrer dans la nuit.

« Tu étais où, maman ? Où est-ce que tu es partie ? demanda Elaine.

– Oh, par-ci par-là, se contenta de répondre leur mère d'un ton désinvolte avant d'adresser un bref sourire à Willa. Bonjour, ma dormeuse.

– Bonjour, dit Willa à voix basse.

– Je peux te faire des œufs au plat, ou brouillés, ou pochés. Qu'est-ce que ce sera pour Son Altesse ? »

Elle faisait souvent comme si de rien n'était après ses crises de colère. Peu importait qu'elle les ait abandonnées sans réfléchir ; c'était *trois fois rien*, semblait-elle dire. Mon Dieu, pas la peine d'en faire un fromage ! Si elle revenait et qu'elle les trouvait mortes dans leur lit, elle serait capable de dire : « Bon sang, mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ? »

Cependant, de temps à autre – les fois vraiment horribles comme celle où elle avait violemment frappé Willa avec une cuiller du service et qu'elle lui avait fait un œil au beurre noir, ou celle où elle avait jeté la poupée adorée d'Elaine dans la cheminée –, elle s'excusait comme une héroïne de cinéma, les prenait toutes les deux dans ses bras et s'écriait : « Mes amours,

est-ce que vous me pardonneriez un jour?», puis enfouissait son visage dans leurs cous et pleurait à chaudes larmes. Autrefois, Willa se mettait à pleurer elle aussi, et s'agrippait à elle en déclarant qu'elle avait eu très peur et que, *bien sûr*, elle lui pardonnait, mais désormais ce souvenir la dérangeait. Désormais, elle restait crispée dans les bras maternels, elle détournait la tête, et sa mère finissait par reculer et lui dire : «Tu es un vrai glaçon, Willa Drake.»

Néanmoins, ce matin-là, sa mère paraissait toute pimpante et séduisante, les boutons de rose de sa robe de chambre faisant ressortir son teint pâle. Et puis, il flottait une odeur douillette dans la maison et tout semblait être rentré dans l'ordre. Willa finit donc par répondre à la question de sa mère :

«Brouillés, je crois.

– Va pour des œufs brouillés ! Et toi, Lainey ?

– Brouillés aussi, maman », dit Elaine de son insupportable voix de bébé.

Et quand leur mère chantonna : «Ça arrive tout de suite ! » en tournant les talons, Elaine la suivit en pyjama.

Willa se leva et passa un long moment à se laver et à s'habiller, à relever ses cheveux à l'aide de deux barrettes et à fixer son visage grave dans le miroir de la salle de bains.

Lorsqu'elle descendit, les autres avaient déjà bien entamé leur petit déjeuner – tous trois dans la salle à manger, comme un dimanche. La belle porcelaine avait été sortie et ils utilisaient même le porte-toasts où les tranches de pain étaient alignées à la verticale, telles les dents d'un peigne.

« Bonjour, ma chérie, dit son père.

– Bonjour, répondit-elle sans le regarder en se glissant sur sa chaise.

– On a pris son temps à ce que je vois, dit sa mère. »

Willa lui lança un regard de biais, examinant sa bouche. Était-elle un peu de travers, la lèvre supérieure légèrement décalée par rapport à celle du bas parce qu'elle serrait les mâchoires ? Non, ses lèvres étaient tendres et incurvées ; et quand elle se leva pour resservir du café à son mari, elle lui posa délicatement la main sur l'épaule avant de se rasseoir.

Les œufs brouillés étaient tièdes à présent, mais ils étaient tout de même bons, avec un peu de fromage fondu, exactement comme Willa les aimait. Et le bacon était savoureux et croustillant, sans morceaux de gras blancs. Elle s'en servit trois tranches.

« Il faudrait peut-être que je prévienne Doug Law qu'il n'a pas besoin de passer me prendre, déclara son père.

– Ah, je voulais te dire, intervint sa mère. Je crois que la voiture a un tout petit problème.

– Quel genre de tout petit problème ?

– Eh bien, chaque fois qu'on démarre, un point rouge s'allume sur le tableau de bord. »

Il haussa les sourcils.

« Tu as conduit tout ce temps avec un voyant allumé ?

– Un voyant... ? » répéta-t-elle.

Willa se raidit, craignant que son humeur ne tourne. Mais elle dit finalement :

« Oh. Ma foi, il faut croire que oui.

– Et tu ne t'es pas dit qu'il valait mieux passer au garage ?

– Je sais ! Je suis trop bête ! Je suis tellement nulle en mécanique, dit-elle gaiement en adressant une grimace à ses filles.

– Vous vous rendez compte ? » fit leur père.

Mais il semblait plus amusé qu'autre chose. À voir son expression, c'était comme s'il avait dit : « Vous ne la trouvez pas merveilleuse ? »

Elaine était trop occupée à étaler de la confiture sur sa tartine pour le remarquer. Willa se contenta de regarder leur père sans rien dire.

Leur mère jeta un coup d'œil au fond du pot à lait et le secoua un peu, puis se leva et l'emporta dans la cuisine. Pendant ce temps, Elaine se mit à reparler du lapin de Dommie Marconi, sauf qu'à présent elle employait le terme de « lapinou » :

« Les lapinoux sont vraiment très sages, et Dommie dit qu'on n'a pas besoin de les promener. Est-ce qu'on peut avoir un lapinou, nous aussi, papa ? S'te plaît ? »

Mais celui-ci étudiait Willa.

« Willa, mon poussin, tu es toujours fâchée contre moi ? »

Willa haussa les épaules.

«Je n'ai pas tout à fait compris ce qui s'est passé hier soir, dit-il. Qu'est-ce que tu nous as fait, au juste. On peut en parler?»

Sa voix était douce mais insistante, et Willa n'avait pas envie de lui répondre, cependant elle savait qu'il continuerait à la presser jusqu'à ce qu'elle le fasse. Alors elle haussa de nouveau les épaules et dit :

«Je crois que j'étais juste épuisée.

– Ah», fit-il.

Cette réponse sembla le satisfaire. En tout cas, l'interrogatoire s'arrêta là.

Dans le silence qui suivit, les yeux de Willa croisèrent ceux de sa sœur, et toutes deux échangèrent un long regard stupéfait et affligé.